

SOUS LA DIRECTION DE
SUZANNE ZACCOUR
MICHAËL LESSARD

DICTIONNAIRE CRITIQUE DU SEXISME LINGUISTIQUE



ABUS SANDRINE RICCI BLONDE SARAH R. CHAMPAGNE
BON PÈRE DE FAMILLE LOUISE LANGEVIN BOUFFE
ANNELYNE ROUSSEL CASTRATION SARAH LABARRE
CONQUÊTE CATHERINE DUSSAULT FRENETTE
DÉLICATE MAMZELL TOURMENTE ÉGALITARISME
DIANE LAMOUREUX FACILE CATHERINE CHABOT
FRIGIDE CAROLINE JACQUET GOUINE JULIE
PODMORE HYSTÉRIQUE CÉLINE HEQUET INDISPOSÉE
CATHERINE MAVRIKAKIS JACASSER MARIE-EVE
SURPRENANT JOUISSIVE EMILIE NICOLAS KILOS
MARIE-MICHÈLE RHEAULT LESSIVÉE CAMILLE
ROBERT MÈRE NAÏMA HAMROUNI NOMMER JUDITH
LUSSIER ORNEMENT ISABELLE BOISCLAIR PRENDRE
MARILYSE HAMELIN PRO-VIE ROSALIE GENEST
QUERELLE SUZANNE ZACCOUR RADICALE CATHY
WONG SAUVAGESSE WIDIA LARIVIÈRE SUFFIXE
LOUISE-LAURENCE LARIVIÈRE TOMBER DOROTHY
ALEXANDRE UNIVERSEL MARIE-ANNE CASSELOT
VACHE ÉLISE DESAULNIERS VOILE DALILA AWADA
WALKYRIE ANNICK LEFEBVRE XY FLORENCE ASHLEY
PARÉ ZONE D'AMITIÉ AUDREY-MAUDE FALARDEAU

ÉDITIONS
SOMME
TOUTE

SOUS LA DIRECTION DE
SUZANNE ZACCOUR
MICHAËL LESSARD

DICTIONNAIRE CRITIQUE DU SEXISME LINGUISTIQUE



ABUS SANDRINE RICCI BLONDE SARAH R. CHAMPAGNE
BON PÈRE DE FAMILLE LOUISE LANGEVIN BOUFFE
ANNELYNE ROUSSEL CASTRATION SARAH LABARRE
CONQUÊTE CATHERINE DUSSAULT FRENETTE
DÉLICATE MAMZELL TOURMENTE ÉGALITARISME
DIANE LAMOUREUX FACILE CATHERINE CHABOT
FRIGIDE CAROLINE JACQUET GOUINE JULIE
PODMORE HYSTÉRIQUE CÉLINE HEQUET INDISPOSÉE
CATHERINE MAVRIKAKIS JACASSER MARIE-EVE
SURPRENANT JOUISSIVE EMILIE NICOLAS KILOS
MARIE-MICHÈLE RHEAULT LESSIVÉE CAMILLE
ROBERT MÈRE NAÏMA HAMROUNI NOMMER JUDITH
LUSSIER ORNEMENT ISABELLE BOISCLAIR PRENDRE
MARILYSE HAMELIN PRO-VIE ROSALIE GENEST
QUERELLE SUZANNE ZACCOUR RADICALE CATHY
WONG SAUVAGESSE WIDIA LARIVIÈRE SUFFIXE
LOUISE-LAURENCE LARIVIÈRE TOMBER DOROTHY
ALEXANDRE UNIVERSEL MARIE-ANNE CASSELOT
VACHE ÉLISE DESAULNIERS VOILE DALILA AWADA
WALKYRIE ANNICK LEFEBVRE XY FLORENCE ASHLEY
PARÉ ZONE D'AMITIÉ AUDREY-MAUDE FALARDEAU

ÉDITIONS
SOMME
TOUTE

DICTIONNAIRE CRITIQUE DU SEXISME LINGUISTIQUE

a été publié sous la direction littéraire de Suzanne Zaccour et Michaël Lessard
avec la collaboration de Ianik Marcil.

Direction de l'édition : Renaud Plante
Conception graphique : Camille Savoie-Payeur
Direction de la production : Marie-Claude Pouliot
Révision : Andrée Laprise
Correction : Marie Lamarre

© 2017 Suzanne Zaccour, Michaël Lessard et les éditions Somme toute

ISBN 978-2-924606-58-2 • epub 978-2-924606-60-5 • pdf 978-2-924606-59-9

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre
programme de publication et la SODEC pour son appui financier en vertu du
Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Financé par le
gouvernement
du Canada

| **Canada**

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres –
Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou
reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande
magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues
par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Dépôt légal – 2^e trimestre 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits réservés
Imprimé au Canada

**DICTIONNAIRE
CRITIQUE DU
SEXISME
LINGUISTIQUE**



ÉDITIONS
SOMME
TOUTE

Table des matières

Remerciements	9
Introduction	11
Abus	
Sandrine Ricci.....	15
Blonde	
Sarah R. Champagne.....	22
Bon père de famille	
Louise Langevin.....	29
Bouffe	
Annelyne Roussel.....	37
Castration	
Sarah Labarre.....	45
Conquête	
Catherine Dussault Frenette.....	52
Délicate	
MamZell Tourmente.....	59
Égalitarisme	
Diane Lamoureux.....	67
Facile	
Catherine Chabot.....	74
Frigide	
Caroline Jacquet.....	80
Gouine	
Julie Podmore.....	88
Hystérique	
Céline Hequet.....	95

Introduction

La langue française est truffée de sexisme. Elle porte en elle l'héritage d'une histoire marquée par la domination des hommes. Elle a été sculptée, structurée, modelée, réglementée par les hommes au travers des époques où les femmes étaient tenues à l'écart de la littérature, des institutions linguistiques et de l'espace public.

Aujourd'hui plus que jamais, les femmes rejettent ces injustices. Nous exprimons avec force et conviction nos idées, nos valeurs, notre féminisme. Dans Internet, dans la littérature, dans les médias, dans la rue, nous prenons la parole. Nous restons cependant contraintes par une langue dont on a voulu nous déposséder. Une langue qui blesse par des expressions sexistes, racistes, lesbophobes, transphobes, grossophobes, capacitistes et spécistes trop souvent banalisées.

Si l'affront est apparent lorsqu'une femme est traitée de **folle**, de **lesbienne frustrée**, de **grosse vache**, le reconnaît-on autant lorsqu'on parle de **violence domestique**, de **mettre ses couilles sur la table**, d'**égalitarisme** plutôt que de féminisme, d'une belle **gazelle**, de l'**école maternelle** et de la **zone d'amitié**? Le sexisme se loge non seulement dans les insultes, mais aussi dans les mots courants qu'on emploie sans y penser – même lorsqu'on est (pro)fémaliste. On se retrouve malgré soi à perpétuer des stéréotypes de genre, à rendre invisibles les violences faites aux femmes et à renforcer la division sexuelle du travail – tout le contraire de ce qu'on voudrait faire !

Révéler le sexisme dans la langue française, voilà la raison d'être de cet ouvrage. Un recueil pluriel, coloré et accessible, explorant de façon thématique tous ces termes sexistes qui se cachent dans notre vocabulaire. Ce livre invite la lectrice ou le lecteur à tourner sa langue sept fois avant de parler, à remettre en question des réflexes apparemment anodins et à comprendre toute la portée des mots. Il nous dit: « Parlez féministe! – et voici comment ». Lutter, militer, enseigner, manifester, lire et donner sont peut-être au cœur de notre activisme – mais quelle action faisons-nous plus souvent que de parler? **Parler féministe, c'est l'activisme de chaque instant.** C'est la chance de se réapproprier notre langue, de la conjuguer au son du respect des femmes, en commençant par comprendre comment le sexisme colore nos pensées en s'immiscant dans notre langage.

Cet ouvrage est né de la rencontre d'une pluralité de voix féministes québécoises. À l'image des mouvements féministes d'aujourd'hui, il se veut dynamique, diversifié, créatif et intersectionnel – puisque l'oppression des femmes en tant que femmes ne peut se comprendre sans tenir compte de l'oppression des femmes lesbiennes, trans, musulmanes, noires, autochtones, etc.

Si chaque entrée explore un champ lexical qui lui est propre, l'ensemble démontre l'interaction entre le langage et la subordination des femmes dans notre société. Les entrées *Conquête*, *Facile*, *Frigide*, *Gouine*, *Jouissive*, *Prendre*, *Pro-vie*, *Walkyrie* et *Zone d'amitié* témoignent du contrôle patriarcal de la sexualité des femmes, et suggèrent autant de façons de nous la réapproprier. *Abus* et *Querelle* font état d'un langage qui contribue à invisibiliser, euphémiser et excuser les violences faites aux femmes, qu'on ne peut éradiquer sans les nommer comme telles. Les autrices nous rappellent également comment les corps des femmes sont transformés,

jugés, appropriés et catégorisés avec les entrées *Bouffe*, *Indisposée*, *Kilos*, *Tomber*, *Vache* et *XY*. La santé mentale et les facultés cérébrales des femmes ne sont pas en reste – les entrées *Blonde* et *Hystérique* décrivent comment elles ont été et continuent d'être dénigrées. *Jouissive*, *Sauvagesse* et *Voile* nous rappellent que les femmes noires, autochtones et musulmanes sont spécifiquement catégorisées et déshumanisées par des procédés langagiers violents.

Le rôle des femmes dans notre société, historiquement limité à la fonction d'*Ornement* et de *Mère*, est également un thème exploré par les autrices. L'influence de la langue sur la dépréciation du rôle des femmes est explorée dans les textes *Lessivée*, *Jacasser* et *Nommer*. Lorsque les femmes bravent les injonctions à toujours être *Délicates* et intègrent la sphère politique, leurs propositions sont taxées de *Radicales* et décriées comme visant la *Castration* des hommes. On leur enjoint alors de délaisser le féminisme pour l'*Égalitarisme*, et de croire au caractère *Universel* des « droits de l'Homme ». Le standard juridique du *Bon père de famille* et la structure des dictionnaires réduisant la femme à un *Suffixe* sont d'autres indicateurs d'une langue centrée sur les perspectives et les réalités des hommes.

Si le français est sexiste, il est aussi malléable, démocratique et en constante évolution. Comprendre toutes les facettes du sexisme linguistique est crucial à l'avancement du féminisme. Voilà pourquoi nous réunissons dans ce livre les savoirs, perspectives et expériences de 33 féministes. Notre travail s'arrête là où le vôtre commence. À vous de vous approprier ces connaissances, de faire vôtres nos colères, de vous attaquer à votre tour à l'injustice en refusant de participer au sexisme linguistique. À vous d'accorder vos paroles à la mélodie de vos valeurs.

Abus [a.by]

Politiques de l'abus :
nos dommages, leurs intérêts¹

Sandrine Ricci

Recourir au terme « abus », pour signifier des violences infligées non à un bien ou à une chose mais à une personne, pose une série de problèmes, particulièrement lorsque l'abus est qualifié de « sexuel », dans une formulation tenant d'ailleurs du calque de l'anglais (*sexual abuse*). Rejetée par les un·e·s et plébiscitée par les autres, l'expression **abus sexuel** subira ici un examen critique montrant que non seulement elle participe de la normalisation de la violence patriarcale, mais qu'elle nous empêche en plus de lutter contre la culture du viol.

Vers la normalisation de la violence sexualisée, incluant celle contre les enfants

Le terme « abus » suppose un usage (étymologiquement *us*, comme dans *us et coutumes*) excessif par rapport au comportement normal, aux normes sociales. Pensons à l'abus d'alcool, de narcotiques ou de tabac. En ce sens, l'expression « abus sexuel » pose les agissements mis en cause comme *extérieurs à la normalité*. Cette hypothèse du dysfonctionnement paraît pourtant bien difficile à défendre, au vu de la fréquence de la violence à caractère

1. Ce sous-titre est un clin d'œil à l'article de Monique Plaza, « Nos dommages et leurs intérêts », publié en 1978 dans *Questions féministes* (n° 3), une revue qui a publié d'importants textes-munitions.

sexuel², même dans les sociétés réputées égalitaires qui pourtant normalisent cette violence de multiples manières, notamment en la qualifiant d'abus.

La normalisation peut se définir comme le processus complexe et historique par lequel une idée ou un comportement se banalise jusqu'à devenir toléré socialement. C'est ainsi que l'anormal, en l'occurrence la violence patriarcale, devient la norme, le quotidien, celui des filles et des femmes en particulier. Souvent associé à la notion de culture du viol, ce phénomène de normalisation nous amène notamment à percevoir les agressions à caractère sexuel comme un fait divers ou une fatalité – *un gars, c't'un gars* –, mais aussi quelque chose dont on exagère l'ampleur et dont la victime n'est pas si innocente – *une fille, c't'une fille*. Le problème est que, socialisé-e-s dans ladite culture du viol qui est intériorisée, ces gars et ces filles ne sont pas toujours en mesure de reconnaître la violence sexuelle (et sexiste, notamment) vécue ou même exercée. Omniprésente, quoique souvent inaperçue et impunie parce que normalisée, cette violence est une réalité dont le discours social nous informe qu'il appartient aux filles de la gérer. On s'arrange donc pour ne pas être assise à côté du mononcle ou du patron aux **maines baladeuses** lors du souper de Noël, pour ne pas mettre une mini-jupe quand on sort seule le soir. On place des écouteurs sur ses oreilles et on espère échapper au harcèlement dans les transports en commun. Consciemment ou non, les filles développent

2. À l'échelle mondiale, le partenaire intime d'une femme sur trois lui a infligé des sévices physiques ou sexuels, selon le rapport *Global and regional estimates of violence against women: prevalence and health effects of intimate partner violence and non-partner sexual violence* publié en 2013 par l'Organisation mondiale de la santé; au Québec, les deux tiers des victimes d'infractions sexuelles ont moins de 18 ans; 78,1% d'entre elles sont des filles qui connaissaient, dans 85,6% des situations, leur agresseur. Voir Sécurité publique Québec, *Statistiques 2013 sur les infractions sexuelles au Québec*, publié en 2015, en ligne: Sécurité publique Québec <<http://www.securitepublique.gouv.qc.ca/police/>>.

toutes sortes de stratégies pour échapper à la culture du viol, à cette mainmise sur leur corps et leur sexualité.

Au demeurant, penser en termes d'abus sexuel sur un·e enfant (*child sexual abuse*), n'est-ce pas envisager qu'il existe un usage *normal* de gestes à connotation sexuelle commis par un·e adulte sur un·e enfant? La normalisation charriée par l'expression «abus sexuel» apparaît d'autant plus préoccupante qu'elle figure dans nombre d'écrits et de politiques dans le domaine de l'enfance. Par exemple, la *Loi de la protection de la jeunesse* continue d'opter pour cette terminologie³, malgré les critiques et un certain délaissement par le milieu de la recherche, à tout le moins au Québec. Ainsi, préférant les expressions «agressions (ou violence) à caractère sexuel», une diversité d'intervenantes et de spécialistes préconise «[d']éviter de parler d'abus sexuels, terme qui peut sous-entendre qu'un acte sexuel serait possible s'il n'était pas abusif⁴», qui «semble reconnaître aux adultes des droits sexuels sur les enfants [...] outrepassés lors de "l'abus"⁵», qui pose en somme «un pouvoir légitime sur la sexualité de l'enfant⁶».

L'expression faussement neutre «abus sexuel» illustre comment la langue des maîtres⁷ s'attache à occulter leur violence. Passant par un perpétuel travail de (re)définition, la normalisation de la violence repose en effet sur la capacité des dominants de faire passer leur violence pour autre chose que de la violence, souvent à coup d'euphémismes.

3. *Loi sur la protection de la jeunesse*, RLRQ, c P-34.1.

4. Voir D^e Muriel Salmona, «Violences sexuelles», *Mémoire traumatique et victimologie*, août 2010, en ligne: <<http://www.memoiretraumatique.org>>.

5. Voir Conseil du Statut de la femme, *L'inceste envers les filles: état de la situation*, Québec, Gouvernement du Québec, mars 1995, p. 11.

6. Voir «Formes d'agression à caractère sexuel», *Assaut Sexuel Secours*, 5 février 2012, en ligne: <<http://www.assautsexuelsecours.com>>.

7. Sur la langue des maîtres, voir Pierre Tévanian et Sylvie Tissot, *Les mots sont importants*, Paris, Libertalia, 2010.

Une approche euphémique et dépolitisée de la violence patriarcale

Il existe une propension historique à ne nommer la violence patriarcale qu'à demi-mot, que Patrizia Romito associe à des tactiques d'occultation⁸. Minimiser ou adoucir une réalité a pour effet de la relativiser, de la vider de sa charge affective ou politique, de la neutraliser, de la rendre tolérable. L'expression « abus sexuel » relève ainsi d'une novlangue dépolitisée qui, maniée dans les institutions de savoir et de pouvoir, n'en finit plus de masquer la violence des dominants.

Les médias se voient souvent accusés d'être les courroies de transmission de la culture du viol et, plus largement, d'user (et d'abuser) d'expressions telles que **drame conjugal**, **chicane de couple**, **crime passionnel**, **violence domestique**, **affaire de mœurs** ou **circoncision féminine**. Pareillement, référer à des **scandales sexuels** dans l'Église n'est pas équivalent à référer à des viols d'enfants par des prêtres pédocriminels. Il en va de même quand on réduit des actes (criminels) d'agression à des **inconduites** (dans les Forces canadiennes), à des **comportements inappropriés** ou autres **attentions sexuelles non désirées**, voire à des **accidents de parcours**. De tels énoncés minimisent la violence qu'ils prétendent nommer⁹. Du reste et au-delà des discours médiatiques, employer de manière synonymique les termes « abus sexuel », **pédophilie** et **inceste** contribue à brouiller la réalité de la pédocriminalité.

8. Voir Patrizia Romito, *Un silence de mortes*, Paris, Syllepse, 2006.

9. La trousse média fournie par l'Institut national de santé publique, qui a pour vocation d'aiguiller les journalistes sur le vocabulaire à privilégier pour traiter des agressions sexuelles, recommande « d'éviter d'utiliser des termes qui minimisent, qui peuvent laisser place à une interprétation erronée ou qui laissent croire à un consentement », Institut national de santé publique, *Trousse média sur les agressions sexuelles*, en ligne : <<https://www.inspq.qc.ca>>.

Outre leurs effets de dilution et de distorsion, les stratégies lexicales euphémisantes ont pour effet de garder dans l'ombre les agresseurs, essentiellement des hommes¹⁰. Même les formules consacrées telles **violence envers les femmes**, **violence faite aux femmes** ou **violence contre les femmes** contribuent à invisibiliser les actants masculins et à dépolitiser les enjeux, comparativement à la charge politique associée à l'idée de « violence patriarcale » ou de « violence masculine ». Quoiqu'il en soit, un vocabulaire qui efface les agresseurs n'aide pas à contrer l'idée fallacieuse que la violence, particulièrement « sexuelle » ou « conjugale », est un « problème de femmes ». Enfin, l'évitement linguistique d'une formule comme « abus sexuel » place l'ensemble des actrices et acteurs sociaux en mauvaise posture pour prévenir la violence patriarcale, y résister et s'en libérer.

Quand les féministes abusent...

Issue du jargon prétendument neutre de la science, appartenant à la langue des maîtres dont elle édulcore la violence, l'expression « abus sexuel » recèle un discours politique et normatif. En même temps qu'elle masque les rapports de domination, elle opère un recadrage politique des revendications féministes. À l'instar de la notion de **diversité** vis-à-vis de la violence raciste et néocolonialiste¹¹, l'euphémisme « abus » nous enjoint à lutter plus poliment que le terme « violence ». Comme le relevait Christine Delphy, « la révolte des dominées prend rarement la forme qui plairait

10. Voir Statistique Canada, *Mesure de la violence faite aux femmes: tendances statistiques*, 2013, en ligne: Statistique Canada <<http://www.statcan.gc.ca>>.

11. Voir notamment mon analyse de ce terme dans Sandrine Ricci, « Quand le sourire de la diversité cache les rapports de domination », dans Naïma Hamrouni et Chantal Maillé, dir., *Le sujet du féminisme est-il blanc? Femmes racisées et recherche féministe*, Montréal, Remue-ménage, 2015.

aux dominants¹²». Dans le même ordre d'idées, on peut remarquer qu'à l'euphémisation de la violence des dominants correspond souvent l'hyperbolisation de la violence des opprimés¹³, qualifiées d'**hystériques victimaires** quand elles dénoncent la culture du viol, de **terroristes** quand elles posent des autocollants sur des portes de bureaux de profs pour attirer l'attention sur le problème du harcèlement sexuel à l'UQAM¹⁴.

La novlangue qui pense la violence sexualisée en termes d'abus, dont on doit dénoncer la fausse objectivité et la méconnaissance de sa construction sociale, reproduit d'insidieux mécanismes de domination que les féministes s'efforcent de mettre au jour, parfois au péril de leur vie. Malgré les multiples outils d'analyse surgis de leurs luttes, on peine encore à reconnaître l'omniprésente violence patriarcale dans notre environnement, comme les dommages qu'elle entraîne. Cette difficulté tient notamment à la normalisation et à l'euphémisation d'un système qui a tout intérêt à empêcher les femmes (et les autres personnes issues de groupes opprimés) exposées à la violence de la reconnaître comme telle et donc à empêcher l'émergence d'une révolte. On peut toutefois se réjouir du regain d'intérêt que connaît le féminisme et, plus spécifiquement, de la popularisation de la notion de culture du viol. Il nous appartient désormais de saisir cet outil théorique conçu pour détecter et dénoncer la violence sexualisée afin, possiblement, de retrouver le pouvoir d'imaginer un monde qui en serait libéré.

12. Christine Delphy, «Intervention contre une loi d'exclusion. À propos de la loi interdisant le voile à l'école», *Les mots sont importants*, février 2004, en ligne : <<http://lmsi.net/intervention-contre-une-loi-d>>.

13. Voir Pierre Tévanian et Sylvie Tissot, *op. cit.*

14. Voir, par exemple, Mathieu Bock-Côté, «Délation et vengeance à l'UQAM», *Journal de Montréal*, 13 novembre 2014, en ligne : <www.journaldemontreal.com>.

Termes à surveiller

Abus sexuel, accident de parcours, affaire de mœurs, attentions non désirées, attouchement, caresse sexuelle, circoncision féminine, chicane de couple, comportements inappropriés, courtisane, crime passionnel, dérapage, dispute, diversité, drame conjugal, faveurs sexuelles, hystérique, (une fille) importunée, inceste, inconduite, insistant, mains baladeuses, mariage arrangé¹⁵, mictime, miol¹⁶, malentendu sexuel, pédophilie, pulsions sexuelles, scandale sexuel, terroriste, tournante, tripoter, viol complet, violence domestique, violence envers les/faite aux/contre les femmes.

Pour aller plus loin

CHEMALY, Soraya, « Why Rape Euphemisms And Myths Are Dangerous », *Role Reboot*, 7 juillet 2014, en ligne : <<http://www.rolereboot.org>>.

ROMITO, Patrizia, *Un silence de mortes*, coll. « Nouvelles Questions Féministes », Paris, Syllepse, 2006, 298 p.

TÉVANIAN, Pierre et Sylvie Tissot, *Les mots sont importants*, Paris, Libertalia, 2010, 296 p.

Sandrine Ricci est sociologue et chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal. Son projet doctoral est en construction et porte sur la culture du viol. Elle est notamment l'auteur du livre *Avant de tuer les femmes, vous devez les violer ! Rapports de sexe et génocide des Tutsi* (Paris, Syllepse, 2014).

15. Dans certains contextes, « mariage arrangé » est utilisé comme euphémisme pour « esclavage domestique ».

16. Sur les termes de jargon policier « miol » et « mictime », voir Laura Thouny, « Viol ou rapport sexuel consenti ? Dans le doute, la police dit "miol" », *L'OBS*, 9 janvier 2016, en ligne : <<http://tempsreel.nouvelobs.com>>.

DICTIONNAIRE CRITIQUE DU SEXISME LINGUISTIQUE

Pourquoi les personnes courageuses ont-elles *des couilles*, alors que les mauviettes doivent *s'en faire pousser une paire*? Pourquoi dit-on d'une femme qu'elle *tombe* enceinte, mais d'un homme qu'il *la met* enceinte? Pourquoi les femmes sont-elles *bavardes comme des pies* si ce sont les hommes qui *mecspliquent*? D'où vient notre tendance à disséquer les femmes en un panier de fruits: des *melons* ou des *prunes* à la poitrine, une peau d'*orange*, la *cerise* pour l'hymen? Pourquoi les blagues de *blondes* font-elles rire? Depuis combien de siècles les femmes sont-elles *hystériques*? Pourquoi l'homme est-il *conquérant* quand la femme est *facile*?

La réponse à ces questions et à bien d'autres se trouve dans ce *Dictionnaire critique du sexisme linguistique*, recensant des centaines d'expressions sexistes. Un projet qui invite les féministes à passer des actes à la parole!

Suzanne Zaccour et Michaël Lessard vous invitent à la rencontre d'une trentaine de voix féministes québécoises de différents milieux, qui relèvent le pari de faire rire, sourciller, décrier, sourire et grimacer avec des textes aussi riches que colorés.